

Le cerveau en mouvement

Métaphore, mots nomades et imagination vagabonde

DOMINIQUE NEYROD

(*Le Mans Université*)

Résumé : Nous interrogerons le nomadisme dans la perspective du fonctionnement cérébral et des processus généraux de formation du sens. Les notions de *mobilité-déplacement* d'une part, *modification-substitution* d'autre part, donnent à penser la langue, et plus particulièrement le sens des unités de langue telles que les mots. Saillance, trait distinctif, image, métaphore, univers de croyance et d'expérience : autant d'outils conceptuels d'analyse du sens qui sont renouvelés par l'approche neuroscientifique et neurolinguistique. Nous avons illustré notre propos par des vers et par deux mots *-nebli* et *sacre-* extraits de la longue scène de chasse au vol qui clôt la *Soledad segunda* de Góngora et avons souligné en conclusion le pouvoir du mot comme organisateur de l'expérience individuelle et collective.

Mots-clés : neurolinguistique, mot, métaphore, univers de croyance, étymologie, Góngora.

Abstract: We will interrogate nomadism from the perspective of brain functioning and general processes of forming meaning. The notions of *mobility-moving* on one hand, *modification-substitution* on the other hand reveal themselves as supports to think the language, and more particularly the meaning of the language units such as the words. Saliency, distinctive trait, image, metaphor, universe of belief and experience: so many conceptual tools of analysis of meaning that are renewed by the neuroscientific and neurolinguistic approach. We have illustrated our remarks by a few verses and by two words, *nebli* and *sacre*, excerpts from the long falconry scene that closes the *Soledad Segunda* of Góngora and we have emphasized in conclusion the power of the word as organizer of individual and collective experience.

Keywords: neurolinguistics, word, metaphor, universe of belief, etymology, Góngora.

Introduction

Nul doute que dans notre imaginaire collectif, et même si la réalité de la racine NEM- du grec ancien est plus complexe¹, les mots « nomade », « nomadisme » n'évoquent instantanément l'idée de la mobilité, de la circulation, du déplacement d'un lieu à un autre, issue du sens « pastoral » de cette racine². Or l'idée de la mobilité en entraîne une autre.

¹ Emmanuel LAROCHE, *Histoire de la racine NEM- en grec ancien*, Paris, Librairie Klincksieck, 1949.

² Cette intuition est ancrée, semble-t-il, dans une réalité linguistique ancienne : « Nommer le nomade passe par le grec. Dans sa fondamentale étude de la racine νεμ-, Emmanuel Laroche a bien mis en évidence deux faits [...]. D'une part, les mots νομός, νομεύς, νομη et leurs dérivés directs, qui désignent dès l'épopée homérique le pâtre, la pâture, le pacage, ne sauraient provenir du sens « partager, délimiter » que possède, notamment, νέμω. Bien au contraire, tout montre que la fonction qu'ils désignent est attachée à l'idée de libre circulation, de divagation sans

« [On les appelle] Nomades parce qu'ils changent de pâturages » : « [...] Nomades a permutandis pabulis » écrit Pline dans son *Histoire naturelle*, où le verbe *permutare* signifie un changement complet, une substitution.

Mobilité, déplacement/modification, substitution sont des notions qui donnent à penser la langue, plus particulièrement *le sens* des unités de langue, et pour nous en tenir à celles-ci, le sens des unités lexicales appelées « mots ». C'est dans cette perspective que nous situerons notre étude qui explorera, comme on le verra, des processus généraux de formation du sens.

Nous appuierons notre propos sur deux mots castillans, *nebli* et *sacre*³, qui sont des dénominations non-scientifiques d'oiseaux de vol figurant dans le célèbre passage de la *Soledad segunda* de Góngora où tout au long de 200 vers (v. 735-936) est mise en scène une chasse au vol. Ils désignent différentes variétés de faucons et peuvent être dits « nomades » à plusieurs titres : d'une part parce que les différentes hypothèses étymologiques faites à leur sujet supposent un *déplacement* d'un « univers de croyance » à un autre et leur polyréférentialité un autre type de déplacement, d'un « univers d'expérience » à un autre ; d'autre part parce que dans la conscience des locuteurs et des spécialistes de la langue qui se sont intéressés à eux, ces mots sont formés par métaphore ou par métonymie, qui sont des *figures du déplacement* et/ou de la *substitution*. « En tant que figure » écrit Paul Ricoeur, la métaphore « consiste dans un *déplacement* et dans une extension du sens des mots ; son explication relève d'une théorie de la *substitution* »⁴.

Or il semble que les déplacements de sens qui sont codifiés par les noms mêmes de métaphore et métonymie ont une réalité matérielle qui est le jeu des connexions cérébrales. En effet, la mobilité, comme circulation, comme *déplacement* des assemblées neuronales d'une partie à l'autre du cerveau, est au centre de l'activité cérébrale. Le concept de « nomadisme » a d'ailleurs été explicitement revendiqué dans ce domaine par Michelle Bourassa, qui a intitulé

contrainte ». Maurice SARTRE, « Les nomades dans l'Empire romain », *Le monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'Epoque moderne*, Claudia Moatti, Wolfgang Kaiser, Christophe Pébarthe (éds.), Pessac, Ausonius 2009, p. 51-91. Nous précisons que dans l'usage que nous allons faire du concept de mobilité, il ne peut bien sûr être question de « divagation sans contrainte » mais tout simplement de déplacement, de dynamique..

³ Au sujet de ces mots, voir Dominique NEYROD, « Insaisissable *nebli* », Georges Martin et Jean Roudil (dirs.), *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, n° 27, 2004, p. 329-353 ; « Faucon vilain ou faucon gentil ? Une enquête sur les signifiés et le/les référents du vocable *borní* », Christian Lagarde (éd.), *La linguistique dans tous ses états*, Presses Universitaires de Perpignan, 2003, p. 323-330 ; « Forme, son, sens : la tension descriptive dans le processus de dénomination. L'exemple des mots *nebli* et *sacre* », Maria Aranda (éd.), *Description et fiction, de Jean de la Croix à Vargas Llosa. L'inquiétante étrangeté de l'écriture descriptive*, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 15-23 ; « "Discours du mot" et "discours sur le mot" : la dialectique perplexe du signe et de l'objet. L'exemple du mot castillan *sacre* », *Signifiances (Signifying)*, 1(3), 2017, p. 171-181. DOI : <https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i3.133>.

⁴ Paul RICOEUR, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p.7. (C'est nous qui soulignons les mots *déplacement* et *substitution*).

*Le cerveau nomade*⁵ un ouvrage qui, dans le sillage des neuroscientifiques Jean-Pierre Changeux, Antonio Damasio, Joseph Ledoux, explore le fonctionnement du cerveau.

C'est ainsi que nous questionnerons ici l'idée du nomadisme à travers certaines notions-clé de la neurolinguistique : mouvement, émotion, imagination, métaphore, mémoire.

Motion, émotion, imagination

L'activité cérébrale

« Les propriétés les plus raffinées de la pensée et de la sensibilité humaines sont des processus dynamiques, des relations sans cesse changeantes et adaptatives entre le cerveau, le corps et l'environnement. [...]. Pensée et sensibilité ne sont rien d'autre que des états d'activation cérébrale, induits par certaines relations entre le monde, le corps, le cerveau hormonal et neuronal et sa mémoire de millénaires d'acquis culturels »⁶.

Toute la vie de l'esprit apparaît donc comme processus dynamique. Et à la base de l'activité du cerveau il y a la mobilité neuronale. En ce qui concerne le langage, l'information neuronale « voyage » par le biais des axones, fibres nerveuses prolongeant le corps du neurone, entre l'aire de Broca, lieu de l'apprentissage et de la commande des gestes articulatoires du langage, l'aire de Wernicke, lieu privilégié du décodage des informations auditives principalement à valeur linguistique, le lobule pariétal inférieur qui jouerait un rôle particulier dans la compréhension du langage et d'autres parties encore du cerveau.

À ce « nomadisme neuronal » s'ajoutent d'autres formes de mouvement qui sont des rapports dialectiques : entre l'actuel et le mémoriel dans le processus de compréhension du langage, lequel résulterait de la confrontation —au niveau du lobule pariétal inférieur gauche— entre les informations linguistiques actuelles (habituellement d'origine acoustique ou optique) et les traces d'évènements linguistiques et non-linguistiques passés ; entre l'ancien et le récent dans le cas du phénomène de l'*émotion*, qui commence dans le tronc cérébral, partie ancienne et plus grossière du cerveau, qui est en dialogue permanent avec cette partie plus récente qu'est le cortex dont le développement a rendu possible les comportements spécifiquement humains tels que la mémoire, le raisonnement, le langage.

Or l'émotion, ce résultat de l'échange d'informations entre un « territoire » ancien et un territoire nouveau, est, semble-t-il, à la base de l'activité cérébrale consciente et pour certains spécialistes, la cognition n'est autre qu'une émotion particulière. La conscience est dépendante de l'émotion : « Nous ne pouvons pas être conscients sans réaction émotionnelle à des objets,

⁵ Michelle BOURASSA, *Le cerveau nomade*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2006.

⁶ Alain BERTHOZ, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 9.

des situations, des événements extérieurs au cerveau, que ce soit dans notre corps ou au-dehors »⁷.

De l'émotion naît l'*image*. « L'image se caractérise comme un phénomène dont l'apparaître est indissociable d'une efficacité pathique [...]. Ce n'est donc pas sur une visibilité au sens usuel d'accessibilité à la vision qu'elle repose mais bien plutôt sur une visibilité comprise comme *saillance émotionnelle* »⁸. C'est cette saillance émotionnelle, que Damasio appelle « stimulus émotionnellement compétent », qui lance le travail critique du cerveau, lequel se réalise lorsque de vastes réseaux d'assemblées neuronales sont coactivés pour entreprendre, comme le dit Bourassa, une « véritable odyssée » selon trois axes de déplacement : haut/bas, entre la partie inférieure du cerveau appelée « limbique reptilien » ou « cerveau primitif », qui est l'aire du subjectif, et la partie supérieure appelée « neocortex », qui est l'aire de l'objectif ; gauche/droit entre l'hémisphère gauche, contenant les aires auditives et chargé des tâches analytiques et l'hémisphère droit, où se trouvent les aires visuelles et qui est spécialisé dans la perception globale, synthétique ; avant/arrière entre les aires postérieures, sensorielles et les aires antérieures, motrices. « Le cerveau nomade, dans toute sa puissance exploratoire, entre alors en fonction »⁹.

La relation entre le mot et le monde

Comment, dans ces conditions neurobiologiques, s'opère la relation entre le monde qui « entre dans le cerveau » par les aires sensorielles et le mot qui est de l'ordre de l'action, dévolue aux aires antérieures, préfrontale et frontale ? Dans la complexité inhérente à tout objet du monde, laquelle demeure à l'état latent, notre cerveau « doit filtrer les stimuli parvenant aux aires sensorielles pour ne retenir que ceux qui sont émotionnellement compétents »¹⁰. Le cortex associatif repère certaines propriétés qui rendent l'objet distinct, donc rapidement identifiable : ce sont les « traits distinctifs », expression terminologique que les linguistes emploient usuellement en phonologie ou en sémantique lexicale et que les neuroscientifiques définissent de leur côté comme « une spécification complète du stimulus qui permet de le distinguer d'autres stimuli similaires ». Par ailleurs, la perception de ces traits distinctifs passe par le repérage, effectué par les aires associatives visuelles, d'une convergence avec des représentations mémorielles jugées analogues. Cette dialectique de l'*actuel* du stimulus et du

⁷ Antonio DAMASIO, « Rencontre avec Antonio Damasio: la conscience est née des émotions », *Sciences Humaines* n° 224, (Mars 2011), p. 3.

⁸ Philippe MONNERET, *Essais de linguistique analogique*, Dijon, ABELL, 2004, p. 60.

⁹ M. BOURASSA, *Le cerveau nomade*, *op. cit.* p. 225

¹⁰ *Ibid.* p. 227

mémoriel de la représentation est la condition de la visibilité des objets. On ne perçoit par la vision que ce que l'on connaît déjà. Ou pour le dire autrement, on ne voit que ce que l'on reconnaît. Tout le principe de l'analogie et de l'activité métaphorique est contenu dans ce fonctionnement cérébral.

Ajoutons que du monde nous ne voyons jamais que des *images* car ce sont les mêmes structures du cerveau qui sont activées pour *voir* au niveau sensoriel un objet et pour l'*imaginer*. L'imagination semble bien être le mode naturel de notre perception du monde. La dialectique de l'actuel et du mémoriel y est centrale.

La métaphore : « penser plus ».

Le mot et l'illumination métaphorique

Si l'imagination paraît être le mode de fonctionnement usuel du cerveau, le métaphorique et le métonymique semblent bien être des *procès généraux du langage*. Le fameux article de Jakobson « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie »¹¹ met en lumière le fait que métaphore et métonymie « ne concerne[nt] plus seulement l'usage figuratif du langage mais son fonctionnement même. Le métaphorique et le métonymique, non contents de qualifier des figures et des tropes, qualifient désormais des procès généraux du langage »¹².

Mais qu'est-ce que la métaphore ? De la métaphore, « ce qu'il faut appréhender, c'est l'unique mouvement qui emporte les mots et les choses au-delà..., *méta...* »¹³. « Métaphore » est aussi le nom d'un rapport dialectique, entre sensible et non-sensible : car *métapherein*, c'est transposer « l'ouïe et la vue sensibles dans le domaine de la perception non-sensible, c'est-à-dire de la pensée »¹⁴.

« La métaphore est un moyen de connaissance », « la métaphore doit explorer l'inconnu pour y trouver du nouveau », « elle perçoit moins qu'elle n'invente », « métaphoriser égale penser, et toute pensée métaphorise » : nous empruntons ces déclarations indirectement au *Traité de la métaphore* d'Emanuele Tesauro (1592-1675), par le biais du commentaire qu'en fait son traducteur Yves Hersant¹⁵. La métaphore, on le voit, n'y est nullement considérée comme un simple procédé rhétorique mais comme la forme même de la pensée.

¹¹ Roman JAKOBSON, « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie » (1956), *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit, 1963, p. 43-67.

¹² P. RICOEUR, *La métaphore vive*, op. cit. p. 223

¹³ *Ibid.* p. 366

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Emanuele TESAURO, *La métaphore baroque. D'Aristote à Tesauro. Extraits du Cannochiale aristotelico*, présentés, traduits et commentés par Yves Hersant, Paris, Seuil 2001, p. 24

La métaphore est une pensée et, si l'on considère le mode de fonctionnement du cerveau, toute pensée est de nature métaphorique. Dans son activité réflexive même ordinaire, le cerveau « se connecte à ce qu'il sait déjà, à son histoire antérieure, pour mieux circonscrire ce qui est et anticiper ce qui peut advenir. [...] Ces repères le protègent [...] *contre l'indicible, puisque [ce travail de connexion] lui fournit des images, des métaphores ou des mots* [...] »¹⁶. Il vaudrait mieux dire des métaphores *et* des mots, car les mots sont la verbalisation de *l'illumination métaphorique*, même les mots de notre quotidien, démotivés par des siècles d'usage, mais qui peuvent redevenir des métaphores vives, de celles qui « inscri[ven]t l'élan de l'imagination dans un *penser plus* »¹⁷.

La métaphore redevient vive chaque fois qu'un locuteur est attiré par l'au-delà du rôle strictement informatif du mot, autrement dit chaque fois qu'il y a « saillance émotionnelle » ou « stimulus émotionnellement compétent ». « Dès que le signifiant trouve, quelle qu'en soit la raison (intonation spécifique, redondances sonores, absence de ce signifiant dans le code de l'allocutaire, etc.) une forme de visibilité, le schéma de la communication cesse immédiatement de fonctionner pour laisser place à un autre type de relation, la relation imaginale »¹⁸.

L'exemple du mot *neblí*

Tel est le cas du mot *neblí*. Son signifiant représente à n'en pas douter un facteur d'étrangeté propre à activer l'élan de l'imagination si l'on en juge par les huit hypothèses étymologiques faites à son sujet et qui correspondent à autant d'énoncés de sens. Deux d'entre elles sont typiquement métaphoriques : le mot *neblí* est considéré par François Viré comme dérivé du mot latin *nebula*, nuage, nuée, et cette hypothèse fait du faucon *neblí* « un habitant des nuages » ou un faucon « tient-la-nue »¹⁹. Cette illumination métaphorique correspond au mode de perception de l'objet par l'un de ses traits distinctifs et sous la pression de la saillance émotionnelle. Il est intéressant de constater qu'elle est intersubjective. Par exemple, l'ornithologue Baker²⁰ décrit ce faucon « tel une ancre mordant les nuages » ; Camilo José Cela écrit dans son *Primer viaje andaluz* : « Es ya el día muy alto y el neblí, aún más alto, vuela pegado al aire » et on lit à propos du *neblí* aux vers 747-749 de la *Soledad segunda* de Góngora :

[...] su ignorado nido

¹⁶ M. BOURASSA, *Le cerveau nomade*, op. cit. p. 254 (c'est nous qui soulignons).

¹⁷ P. RICOEUR, *La métaphore vive*, op. cit. p. 384

¹⁸ P. MONNERET, *Essais...*, op. cit. p. 61

¹⁹ François VIRE, « La volerie dans l'Espagne du X^e siècle à travers le Calendrier de Cordoue », *Arabica* Vol. 12(3), 1965, p. 313.

²⁰ J. A. BAKER, *Le pèlerin*, Paris, Mercure de France, 1968.

o lo esconde el Olimpo, o densa es nube
que pisa [...]

ou encore, aux vers 802-804 :

del neblí, a cuyo vuelo,
tan vecino a su cielo,
el Cisne perdonara luminoso

Une autre hypothèse fait de *neblí* un dérivé du mot arabe *nabl* « ce qui est jeté, lancé »²¹, de même racine que le verbe *nabala* « décocher une flèche » et fait de ce faucon « une flèche » ou « un objet lancé, rapide comme une flèche ». Hypothèse relayée par les vers 803-804 de la *Soledad segunda* :

cuando la fulminada prisión caya
del neblí

Selon le commentaire de l'éditeur, Robert Jammes, Góngora « alude de manera muy precisa a la acción del neblí, que a veces se vale de su velocidad y de su peso para derribar su presa, chocando contra ella y matándola del golpe, de manera que ésta cae como fulminada »²². Un trait distinctif parvenu lui aussi à la conscience intersubjective : pour ne citer qu'eux, Baker décrit ce faucon « jaillissant du ciel, arbalète lancée en l'air »²³, Al-Fağīgī nous apprend qu'il se tue souvent en percutant le sol avec sa proie tant son piqué est fulgurant²⁴ et le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*²⁵ explique qu'il « fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie [...] qu'on le voit tout à coup fondre sur sa proie, et comme s'il tombait des nues, parce qu'il arrive de si haut et en si peu de temps que son apparition est toujours imprévue »²⁶.

Par la médiation de la nature métaphorique d'un mot tel que *neblí* se pose la question de la réalité du monde auquel renvoient les mots. En vérité, l'homme n'a à sa disposition « aucune description ou compréhension du réel hors du réseau que tisse devant lui le système analyseur de la langue, le dégagement des traits »²⁷, ces « traits distinctifs » dont nous avons vu qu'ils sont perçus sous l'action conjuguée de la saillance émotionnelle, de la stimulation optique, de

²¹ D. NEYROD, « Insaisissable *neblí* », *op. cit.*

²² Luis de GÓNGORA, *Soledades*, Robert Jammes (éd.), Madrid, Editorial Castalia, 1994, p. 544.

²³ J. A. BAKER, *Le pèlerin*, *op. cit.*

²⁴ F. VIRÉ, « La volerie... », *op. cit.* p. 313.

²⁵ Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 15 vol. Paris, 1866-1876.

²⁶ On peut multiplier ces observations. Par exemple, les quelques lignes suivantes, sur le site <http://rapaces.lpo.fr/faucon-pelerin> rendent compte autant du premier que du second trait distinctif du *neblí* (*falco peregrinus*) : « Quand il plane lentement à perte de vue dans le ciel nu, il peut en quelques secondes passer de l'état d'oiseau de chair et de plumes à celui de projectile irréel déchirant l'espace comme un météore ».

²⁷ Robert LAFONT, *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, Limoges, Editions Lambert-Lucas, 2004, p. 64.

l'activité des aires associatives visuelles et de l'activation des représentations mémorielles. Dans cette perspective, le monde réel semble n'être rien d'autre qu'une vaste métaphore du monde physique.

La dimension mémorielle : étymologie et polyréférentialité

Étymologie et univers de croyance

Chaque nouvelle hypothèse étymologique pour un même mot est le signe du déplacement d'un *univers de croyance* à un autre, chacun constitué d'une somme de savoirs et de lacunes et tous revêtus de la même valeur comme *inscription mémorielle* à partir de laquelle va s'exercer l'activité du cerveau, à ce stade de l'attention réflexive qui « vérifie l'intérêt de nos intuitions en confrontant leur degré de congruence avec d'autres ensembles articulés de représentations » et qui « œuvre sur un plan en quelque sorte scientifique puisqu'elle compare, évalue, redéfinit jusqu'à ce qu'une impression finie, conforme et cohérente s'installe »²⁸.

Ces « autres ensembles articulés de représentations » ce sont les univers de croyance propres à un individu ou à une société. Lorsque l'étymologiste interroge le mot *nebli*, il conclura selon cet univers de croyance que ce mot vient « de la villa de Niebla, adonde se hallaron los primeros paxaros desta ralea en tiempos del rey Bamba »²⁹ ou de la ville de Nabeul en Tunisie « centre d'une région où prospèrent les faucons dressés à la pointe du Cap Bon »³⁰ ou que « algunos quieren se aya dicho *quasi nobli* por su nobleza »³¹ ou que c'est une altération du vocable non-attesté (*i*)*birni* signifiant « de Hibernia o Irlanda »³² ou encore une altération du vocable originel *nebi*, graphie castillane de l'arabe *nabih* « perspicace »³³ ou, comme nous l'avons vu plus haut, un dérivé du mot latin *nebula* ou du mot arabe *nabl*. S'il interroge le mot *sacre*, il conclura que ce mot vient de l'arabe *ṣaqr* « faucon », ou du latin *sacer*, calque du grec *hierax*, qui signifie aussi « faucon »³⁴.

²⁸ M. BOURASSA, *Le cerveau nomade*, *op. cit.* p. 228

²⁹ Sebastián de COVARRUBIAS, *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611), Martin de Riquer (éd.) [1943], Barcelona, Editorial Alta Fulla, 2003.

³⁰ Gilbert FABRE, communication personnelle.

³¹ S. de COVARRUBIAS, *Tesoro...*, *op. cit.*

³² Federico CORRIENTE, *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Gredos, 1999.

³³ *Ibid.*

³⁴ Pour les hypothèses étymologiques à propos de ce mot, voir D. NEYROD « Discours sur le mot... » *op. cit.* p. 173-174.

L'univers de croyance, on le voit, est formé de données linguistiques et extralinguistiques et il est intersubjectif. Le poème de Góngora porte la trace de certaines de ces hypothèses étymologiques. Par exemple, dans les vers v. 750-752 le *sacre* est appelé « chipriota » :

el Sacre, las del Noto alas vestido
sangriento chipriota, aunque nacido
con las palomas, Venus, de tu carro

Dans les vers v. 910-915 il est qualifié par l'expression « griego al fin » :

Auxiliar taladra el aire luego
un duro sacre, en globos no de fuego,
en oblicuos sí engaños
mintiendo remisión a las que huyen
si la distancia es mucha
(griego al fin)

Nous nous arrêterons sur cette expression qui conclut une séquence où le *sacre*, décidément considéré comme oiseau grec, est associé au mensonge par les expressions « oblicuos engaños », « mintiendo remisión ». Certes on reconnaît ici le topique de la *mêtis* des Grecs, de ces « ruses de l'intelligence » dont le représentant paradigmatique est Ulysse, mais nous croyons tout à fait légitime, et d'un plus riche contenu contextuel, d'y lire également un segment de l'univers de croyance de l'Espagne moderne, de cette « archive purement mémorielle [...] qui est du ressort de l'expérience de l'être parlant comme de l'usage d'une société »³⁵ et qui incluait « el tópico de que los griegos [...] pertenecían a un pueblo de mentirosos »³⁶.

L'expérience sonore est un autre pan de cette « archive mémorielle » individuelle et/ou intersubjective et devenant symbolique du fait de son intersubjectivité. « Le symbolisme des sons est une relation indéniablement objective, fondée sur une connexion phénoménale entre

³⁵ R. LAFONT, *L'être de langage. op. cit.* p. 63.

³⁶ Fernando RODRÍGUEZ MEDIANO, «Al-Andalus, ¿es España? El oriente y la identidad española en la Edad Moderna », *eHumanista* 37, 2017, p. 232-248. Cette citation est extraite d'une longue argumentation qui commence par ces phrases : « Una corriente anticlásica, y más concretamente antigriega o antihelenista, recorre la cultura moderna española. Este antihelenismo se expresa de diversas maneras. Por un lado, existe el tópico de que los griegos no eran historiadores fiables, porque pertenecían a un pueblo de mentirosos » (p. 233). Pour éclairer cette citation, je préciserai que dans cet article, l'auteur se propose de montrer que depuis le milieu du 16^{ème} siècle en Espagne il existe un courant historiographique pour lequel « la exploración de la Antigüedad y de los orígenes como forma de legitimación política e historiográfica pasaría, no tanto por el referente clásico, sino por el oriental y bíblico » (p. 232). La sollicitation de cet aspect de l'expérience -collective, sociale- de Góngora peut sembler dépourvue de pertinence dans l'univers poétique des *Soledades*. Il n'en est rien, si l'on considère avec une partie de la recherche actuelle que ce poème est ancré dans les réalités historiques et sociales de l'Espagne du poète. Les chercheurs intéressés par cette approche ont d'ailleurs été tout particulièrement inspirés par le long épisode de la chasse au vol : par exemple Crystal CHEMRIS, « Góngora, the Moriscos, and the falconry episode of the *Soledades* », *Symposium : A quarterly Journal in Modern Literatures*, 70 :1, 11-23, <https://doi.org/10.1080/00397709.2016.1136188>; Carroll B. JOHNSON, « On the Beach : Myth, Falconry and the end of the *Soledades* », *Calliope* 8.1, 2002, p. 103-123 ; Humberto HUERGO CARDOSO, « Algunos lugares oscuros de las *Soledades* de Góngora : notas sobre el pasaje de la cetrería », *Bulletin of Hispanic Studies (Liverpool)* 87.1, 2010, p. 17-41.

différents modes sensoriels [...] » écrit Jakobson dans *Poétique*³⁷. Nous considérerons à ce propos les deux passages précédemment cités de la *Soledad segunda* ainsi que ce troisième (vers 931-934) :

Tirano el sacre de lo menos puro
desta primer región, sañado espera
la desplumada ya, la breve esfera,
que, a un bote corvo del fatal acero [...]

On y remarque la fréquence de la vibrante apicale /r/, apte à jouer le rôle de « saillance émotionnelle », de « stimulus émotionnellement compétent » car cette articulation mobilise une forte énergie musculaire linguale qui va activer, par effet miroir, la perception de la force, de la brutalité, de l'agressivité du combat. La tradition qui associe /r/ au combat remonte à l'Antiquité et c'est ainsi que Vossius déclare à propos de certains vers de Virgile et d'Horace : « Le r prend tout son relief lorsqu'il s'agit d'actions violentes et véhémentes »³⁸. D'autre part, selon les tests réalisés par Fónagy, /r/ est associé de façon massive avec la virilité, une association sans doute motivée par l'érection de la pointe de la langue contre le palais, geste articuloire nécessaire à la réalisation de la vibrante apicale simple ou multiple³⁹.

La tension musculaire également mobilisée pour l'articulation des occlusives sourdes entraîne de même leur association avec les vellétés agressives⁴⁰, de sorte que la séquence, /occl. sourde + r/ se révèle particulièrement apte à symboliser l'agressivité. D'autre part, des tests révèlent que ce sont les occlusives vélaires, sourde /k/ ou sonore /g/, ainsi que la dentale sourde /t/ qui sont éprouvées comme les plus dures. Les vers que nous examinons reflètent cette expérience sonore intersubjective : /r/ y est souvent en séquence immédiate ou médiate avec une occlusive vélaire (*sacre*, *sangriento*, *auxiliar*, *corvo*, *carro*) ou avec la dentale sourde (*chiprïota*, , *taladra*, *tirano*, *sangriento*), formant autant de « métaphores phonétiques » du combat mortel, verbalisé parallèlement par des expressions telles que « *sangriento*, *duro*⁴¹, *tirano*, *sañado*, *fatal acero* ».

³⁷ Roman JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Les Editions de Minuit, Paris, 1963, p. 241.

³⁸ Ivan FONAGY, *La vive voix. Essais de psychophonétique*, Editions Payot, Paris, 1991, p. 96. On mesure la portée, dans le cas des *Soledades*, de cette référence à la poésie latine. L'univers de croyance dans lequel est ancrée l'écriture de ces vers n'est pas seulement sonore et intersubjectif, mais aussi culturel et individuel, en ce qu'il sous-tend une tentative poétique.

³⁹ Pour un exposé complet des observations relatives à cette association, voir I. FONAGY, *La vive voix... op. cit.* p. 95-102.

⁴⁰ Pour un exposé complet des associations stimulées par les occlusives, voir I. FONAGY, *La vive voix... op. cit.* p. 88-95.

⁴¹ « La definición de la R.A.E. (“fuerte, que resiste y soporta bien la fatiga”) es demasiado limitada » écrit Robert Jammes. « Góngora emplea a menudo este adjetivo en el sentido más amplio de “recio”, “robusto” [...] refiriéndose en particular a la aptitud para *la lucha o el combate* [souligné par nous] ». Luis de GÓNGORA, *Soledades*, *op. cit.* p. 568.

Actuel et mémoriel : la polyréférentialité

Lorsque ces « autres ensembles articulés de représentations » auxquels l'attention réflexive de notre cerveau compare nos intuitions ne comportent que des données d'expérience, apparaît la polyréférentialité. Les vers 910-911 de la *Soledad segunda* illustrent ce phénomène :

Auxiliar taladra el aire luego
un duro sacre, en globos no de fuego [...]

À propos de l'expression « en globos no de fuego » R. Jammes rappelle le commentaire de Pellicer, ami et commentateur de Góngora : « no tirando balas de plomo como aquel tiro de artillería que se llama *sacre* »⁴². En effet, à partir de la fin du XVI^e siècle et du développement de l'artillerie, le mot *sacre* va désigner une pièce d'artillerie légère « que es el cuarto de culebrina y tira la bala de quatro a seis libras »⁴³. Et pas seulement le mot *sacre* mais aussi d'autres noms d'oiseaux de proie : *falcón*, *falconete*, *girifalte*. Le *Tratado de la artillería* de Ufano⁴⁴ souligne le fait que les inventeurs de ces pièces d'artillerie aimaient à leur donner le nom des oiseaux de proie ou des bêtes sauvages :

Por la mayor parte las comparaban a los animales, y aves de rapiña y veloces, y a otras fieras y venenosas, como dragón, áspide, basilisco, serpentín y serena, el pelicano, el sacre, falcón, girifalte, ribadoquín, esmeril y pasador.

Le mot « comparaban » nous intéresse particulièrement : il certifie en effet que nous sommes bien dans cette configuration où s'opère le rapport dialectique entre l'actuel (l'univers nouveau de l'artillerie) et le mémoriel, un ordre de réalité intériorisé (l'univers de la volerie) et où le travail de l'attention réflexive déclenche l'illumination métaphorique et l'invention de la dénomination.

Conclusion

« Comment l'exercice de la parole dans une langue contribue[-t-il] à modeler l'expérience individuelle et collective, à synthétiser un univers d'existence et d'action orienté par le verbe : que nous font la parole et la langue ? [...] Quel monde faisons-nous avec les mots ? Ou en quoi les mots changent-ils notre monde ? »⁴⁵.

⁴² *Id.*

⁴³ *Diccionario de Autoridades* (1726-1739), Real Academia Española, 6 vol. Edition facsimile, Madrid, Gredos, 1963, 3 vol.

⁴⁴ Diego UFANO, *Tratado de la artillería y uso della platicado por el capitán Diego Ufano en las Guerras de Flandes*, en Brusselas, en casa de Iuan Momarte impresor, 1613.

⁴⁵ Didier BOTTINEAU, « Pour une approche éactive de la parole dans les langues, *Langages* 27 (4) (2013), p. 11-27.

Cette relation du mot et du monde nous l'avons abordée dans ces pages : elle passe par la dialectique de l'actuel du stimulus et du mémoriel de la représentation et par l'activité cérébrale qui les relie. Le mot, la langue, « spatialisent » et « incarnent », individuellement et collectivement, « cet espace d'altérité et d'étrangeté qui hante l'expérience »⁴⁶. Car le mot ne renvoie pas à un monde d'objets mais à un monde d'expériences, à un monde vécu plus ou moins institutionnalisé par la langue comme sens commun⁴⁷. Et du mot on peut dire ce que dit Jean-Pierre Changeux de l'œuvre d'art ou « représentation esthétique », à savoir qu'il est « destiné à la communication intersubjective des émotions, [qu'il] possède un pouvoir évocateur qui rend conscientes les mémoires à long terme (non-conscientes) et leur signature émotionnelle, qui les fait partager (par empathie) et qui possède, de ce fait, une pluralité de significations »⁴⁸.

Communication intersubjective, partage : nous revenons au terme de notre cheminement nomade à la racine *nem-*, au verbe *nemô* « diviser, partager, délimiter » et au premier sens des deux mots grecs *nómos* et *nomós* : « ce qui est attribué en partage, part, portion ». Certes, nous n'avons pas oublié que dans le contexte du « nomadisme pastoral », seule la notion de mobilité devait être retenue⁴⁹. Mais lorsqu'il s'agit de la langue, des mots, et de leur réalité cérébrale, c'est aussi à ces autres sens de la racine *nem-* que nous devons faire appel : le mot est bien ce qui *délimite*, ce qui *divise* « l'espacement sans monde de l'errance »⁵⁰, ou pour le dire autrement la latence inconnaissable et insaisissable, le chaos du réel, en parts accessibles à la perception humaine et partagées entre tous les locuteurs d'une langue.

⁴⁶ Nous empruntons les expressions entre guillemets à Jean-Luc LANNOY, *Langage, perception, mouvement : Blanchot et Merleau-Ponty*, Editions Jérôme Million, 2008. La citation complète est la suivante : « Qu'en est-il de cette différence et de cette divergence entre, d'une part, l'espacement sans monde de l'errance -cet espace d'altérité et d'étrangeté qui hante l'expérience- et, d'autre part, la spatialisation et la chair du monde que découvrent l'interrogation perceptive et l'expression ? ». (C'est nous qui soulignons le mot « errance » comme un écho à la problématique du nomadisme).

⁴⁷ Nous citons librement Maurice TOUSSAINT, « ¿Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora ? » *Anuario de Estudios filológicos*, vol. XXX, (2007), p. 411-422, qui s'appuie lui-même sur Georges-Elia SARFATI, *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan, 1997.

⁴⁸ Jean-Pierre CHANGEUX, *Du vrai, du beau, du bien : une nouvelle approche neuronale*, Odile Jacob, Paris, 2008, p. 507. (C'est nous qui soulignons).

⁴⁹ Voir note 2.

⁵⁰ Voir note 46.